

Structure des transferts métaphoriques

Ekaterina Rakhilina¹

Les données présentées dans ce volume sont si variées qu'elles peuvent être utilisées comme sources non seulement pour des études typologiques mais également pour la théorie de la métaphore. Dans cet article, c'est sous cet angle, celui des transferts métaphoriques, que nous prendrons en compte les données linguistiques propres aux verbes de bruit.

Remarquons avant tout que la relation même entre la source linguistique (Angl. *source*) et la cible (Angl. *goal*) d'un transfert varie en fonction du type de transfert. Cette relation s'organise de façon simple pour les bruits physiologiques et les caractéristiques de la voix : le transfert depuis la zone des cris d'animaux et d'oiseaux – asémantiques dans ce cas : le cri de l'animal n'est pas en soi porteur de sens construit (voir Figure 1a) –, vers la zone des sons propres à l'homme, s'opère grâce à la ressemblance des caractéristiques acoustiques. La ressemblance est celle du son émis dans une situation – sommeil, effort physique, rhume, maladie, par exemple – qui, dans le cadre d'une langue naturelle donnée, est significative pour l'homme : ronflement, respiration difficile, bruit des poumons, toux, etc. Tout en étant impliqué dans la situation, l'homme ne la contrôle pas. Les sons qui accompagnent ce type de situation sont liés avant tout non à l'homme lui-même en tant que siège de pensée ou source d'expression, mais à un certain état de ses organes – estomac, pharynx, larynx, etc.

D'un point de vue théorique, ce type de transfert se fonde sur le principe de ressemblance et non sur le principe de contiguïté, et, pour cette raison, il s'agit de métaphore et non de métonymie. Une métaphore authentique implique qu'une situation se projette sur une autre sur le terrain sémantique ; dans notre cas, selon une ressemblance extérieure (voir Figure 1b). Nous avons schématisé la structure d'un tel transfert dans la Figure 1 :

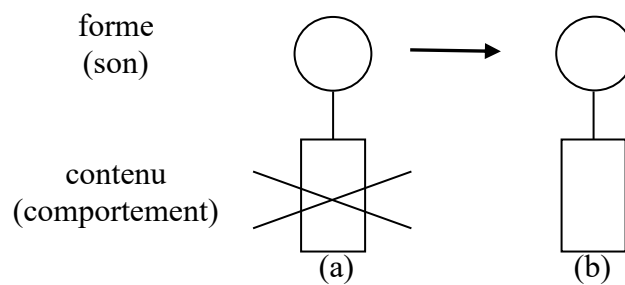


Figure 1

Une première condition du transfert est qu'il s'opère sur la base de ressemblances *sonores*. Par ailleurs, toute représentation visuelle d'oiseau ou d'animal réalisée par l'homme possède

¹ Université nationale de recherche « Ecole Supérieure d'Economie » (HSE) de Moscou, Institut de la langue russe de l'Académie des Sciences de la Russie, <rakhilina@gmail.com>.

une charge sémantique, transférable sur l'activité humaine. Pour cette raison, l'impression visuelle offre une base à la métaphore classique, qui se décrit aisément selon le modèle (Angl. *mapping*) *sens-source* => *sens-cible*, modèle qui nous est familier, en particulier grâce aux travaux de Lakoff & Johnson (1980 ; 2003).

Prenons l'exemple d'un oiseau qui picore du blé. Il baisse la tête, saisit un grain de blé dans son bec, et l'avale. Il s'agit d'une image visuelle : à la différence de la représentation sonore qui peut éventuellement l'accompagner (une poule qui caquette, par exemple), elle est directement liée au comportement (le repas de l'oiseau, en l'occurrence) et de ce fait elle est porteuse de sens. D'autre part, dans cette image, il n'y a aucune *sémiotique* particulière : l'oiseau picore toujours de cette façon, et tel est son comportement. Si nous employons le verbe *picorer* pour un homme, l'association sera insolite parce que l'homme n'a pas de bec et que cette façon de se comporter n'est pas caractéristique de l'homme. En raison de ce caractère insolite, la situation décrite se trouve enrichie ; l'idée est alors que 'l'homme mange mais très peu (comme s'il picorait)'. Une image visuelle est conservée (l'homme « picorant », « semblable » à l'oiseau par un trait de son comportement), ainsi que la sémantique d'un comportement particulier.

Ce transfert est décrit plus en détail dans le cadre de la théorie de la superposition des espaces mentaux de Fauconnier & Turner (2003). Selon leur schéma (Figure 2), lors d'une métaphorisation, la situation initiale (Input I₁) – le comportement de l'oiseau qui picore – ne se reflète pas en entier dans la situation finale (Input I₂) – le comportement de l'humain qui mange – mais la situation finale n'entre pas non plus entièrement dans la situation initiale : il en résulte un nouvel espace mental (dans la terminologie de Fauconnier—Turner : *Blend*). Selon leur théorie, cet espace (*Blend*, voir Figure 2) hérite de quelques caractéristiques essentielles de l'espace-source sous une forme adaptée à l'espace final (espace-récipient). Si l'on en revient à notre exemple pour illustrer ce schéma, on obtient alors, d'une part, l'oiseau avec son bec (Input I₁), et de l'autre, l'homme avec son couteau et sa fourchette (Input I₂) : la métaphore reproduit seulement le processus du repas en mettant en particulier l'accent sur la petite quantité absorbée.

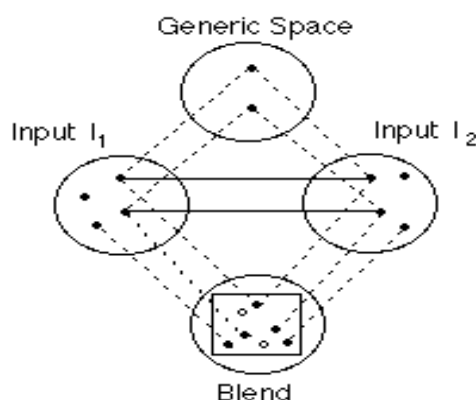


Figure 2

Le schéma des espaces mentaux de Fauconnier—Turner ne s'applique pas aux imitations sonores : il n'y a pas de ressemblances au niveau mental. Cependant, les réactions verbales (par exemple, 'hurler après qqn', 'aboyer dessus') peuvent en partie ou entièrement se calquer sur la représentation classique de la métaphore. Nous savons que le chien est en

colère ou qu'il a peur lorsqu'il aboie contre son « destinataire », et qu'il en est de même pour l'homme dont la conduite est décrite par ce verbe. Les colombes roucoulent en couple et leur comportement amoureux est remarquable. Comme dans le cas de *picorer*, il y a superposition partielle de deux comportements (voir l'espace *Blend* dans Figure 2). La différence par rapport à une métaphore classique, c'est que la ressemblance sonore entre les situations, représentée par l'onomatopée, est bien présente, même si elle n'est que partielle.

Les réactions non verbales représentent un cas intermédiaire, par exemple *la salle hurla* ou ru. *ona prošipela v otvet* – litt. « elle a sifflé <serpent> en guise de réponse ». Le sens construit impose dans une certaine mesure au sémantisme initial une interprétation complémentaire qui ne lui était pas propre au départ.

Par exemple, la relation entre le hurlement des gradins et le hurlement d'un fauve peut se comprendre comme une relation métaphorique : il n'est pas difficile d'associer à un fauve la rage et l'excitation, qui en feront une source sémantique à laquelle va s'apparenter le comportement des spectateurs excités. Autre exemple, le serpent est dangereux mais il ne mord pas tout de suite. Son sifflement s'interprète comme une menace, résultant de son mécontentement ou de sa peur, et le rapprochement se fait facilement avec le comportement d'un humain sans défense. Dans une certaine mesure, c'est l'interprétation artificielle d'un comportement animal (d'autant plus artificielle que nous observons rarement ce comportement). D'un point de vue théorique, il s'agit d'une classe de cas très proches (bien que pas tout à fait identiques) du cas classique : à la base du transfert se trouve la ressemblance de comportement, en partie imposée par la situation finale.

Nous rencontrons également un autre type de réactions non verbales dérivées, comme le meuglement, l'ébrouement ou le nasillement. Pourquoi considérer qu'une vache qui meugle ou un canard qui nasille, seraient contents tandis qu'un cheval qui s'ébroue serait mécontent ? Derrière le son produit par l'animal, comme dans le cas de l'imitation, il n'y a aucun modèle sémantique clair. Mais le transfert n'est plus une imitation pure : le modèle final, « humain », du comportement est lié de façon évidente à une certaine représentation de l'animal figée dans une culture donnée, en fonction de circonstances bien particulières (différentes selon le contexte culturel), et très souvent il est lié à une appréciation – si l'on considère ce transfert sur un plan purement linguistique – arbitraire et parfois sans fondement. L'imitation sonore joue un rôle important dans ce transfert mais à la différence d'une imitation sonore pure observée dans le cadre d'une réaction non contrôlée de l'organisme humain, ces réactions verbales sont contrôlées.

Enfin, une classe particulière est composée de transferts que nous appelons un peu improprement « sémiotiques », comme ru. *brexat'* <chien> au sens de « mentir ». A la différence de tous les transferts que nous venons de considérer, ils ne contiennent ni une évocation sonore manifeste, ni une ressemblance manifeste du point de vue du comportement. Puisque le mécanisme d'un tel transfert n'est pas une imitation sonore mais n'est pas non plus une métaphore, nous considérons ces cas comme purement impliqués, comme dans les trois exemples suivants :

(1) ru. *brexat'* « aboyer sans raison », c'est-à-dire non pour attirer l'attention sur un danger mais « sans raison ». On peut émettre l'hypothèse qu'il *s'ensuit* de cette situation l'idée que l'aboiement trompe le maître, et c'est justement sur la base de cette situation dérivée non sonore que se construisent les emplois métaphoriques de ce prédicat appliqué à l'homme – *brexat'* comme « mentir ».

(2) Le vol d'un moustique s'accompagne d'une vibration monotone et stridente, désagréable ; on dit en russe que le moustique *zudit*. Dans un emploi métaphorique, appliqué à l'homme, le

son lui-même n'est pas reproduit. Mais il s'accompagne de connotations particulières – monotonie, durée captant l'attention, impossibilité de s'y soustraire, sémiotique de la poursuite ou du harcèlement d'un éventuel interlocuteur-destinataire, sémiotique complétée par une faible composante sonore. Par conséquent, appliqué à l'homme, *zudet'* <moustique> signifie « ennuyer, importuner », c'est-à-dire s'adresser à un interlocuteur de manière insistante malgré la volonté de celui-ci et pendant un laps de temps excessif (= « harcèlement ») pour prodiguer généralement des conseils redondants ou faire entendre des plaintes mesquines (composant verbal), qui ne demandent pas de réponse :

- 1) *А он, как комар, зудит кругом, а сделать ничего не может.* [Константин Симонов. Живые и мертвые (1955-1959)]
« Et lui, comme un moustique, *tourne autour et fait du bruit*, et ne peut rien faire. »
- 2) *Слушай / что ты всё время зудишь / как старый дед / делай то / не делай того?* [Юлий Гусман и др. Не бойся, я с тобой!, к/ф (1981)]
« Ecoute / pourquoi tu *ressasses* tout le temps la même chose / comme un petit vieux : / « fais ceci / ne fais pas cela » ?

(3) Le coucou émet un cri singulier – bref, comme un bi-syllabique, répété toujours plusieurs fois à l'identique –, que le russe, comme certaines autres langues, lexicalise dans un verbe spécifique : on ne dit pas du coucou qu'il *chante* mais qu'il *coucoue* (ru. *kukovat'*) :

- 3) *За лугами, в синеющей роще, куковала кукушка.* [И. А. Бунин. На даче (1895)]
« Par-delà les prairies, dans un bocage bleuté, coucouait le coucou. »

C'est ainsi que métaphoriquement on appelle le « chant » mécanique de l'horloge traditionnellement appelée *coucou* : habituellement, un coucou en métal ou en bois sort de l'horloge, pour marquer les heures en « coucouant » :

- 4) *На стене висели часы с кукушкой — казалось, каждую минуту она высовывалась из домика и куковала.* [И. Грекова. Фазан (1984)]
« Au mur était accroché un coucou – il semblait que toutes les minutes le coucou sortait de sa maison et criait coucou. »

Cependant, lorsque ce verbe s'applique à un homme (selon le Corpus russe, les premiers exemples de ce type remontent aux années 1920), il ne contient plus de composante sonore : le verbe russe *kukovat'* <coucou> signifie alors quelque chose comme « vivre / être seul » ou « être abandonné et attendre sans agir » :

- 5) *Бабьим умом она поняла, что быть войне долгой, мужиков не останется и куковать ей одной до конца дней своих.* [Н. Н. Никулин. Воспоминания о войне (1975)]
« Elle a compris avec son intelligence de bonne femme que la guerre durerait longtemps, qu'il n'y aurait plus d'hommes et qu'elle serait contrainte de rester seule (litt. 'coucouer') jusqu'à la fin de ses jours. »
- 6) *Здесь уже куковало много эшелонов с демобилизованными победителями.* [Виктор Астафьев. Пролетный гусь (2000)]
« Il y avait ici en attente (litt. 'criaient coucou') beaucoup de trains remplis de vainqueurs démobilisés. »

Cette signification est impliquée : le chant d'un coucou ne trouve pas de réponse, d'où l'idée de solitude humaine².

Il est intéressant de voir qu'un mécanisme parfaitement identique d'apparition d'un sens métaphorique ayant acquis depuis peu la même sémantique (les premiers exemples du corpus remontent aux années 80 du XX^e s.) fonctionne pour le verbe russe *kukarekat'* <coq> (selon l'idée que le cri du coq reste sans réponse, lui aussi). C'est ainsi que l'expression *sidi-kukarekaj* (litt. 'reste assis et crie cocorico !') en russe parlé signifie 'reste solitaire', cf. :

- 7) <...> *приходится одному кукарекать, пока не занесет нелегкая кого-нибудь вроде вас. Надеюсь, мы подружмся.* [Федор Чернин. Вячик Слонимиров и его путешествие в непонятное // «Звезда», 2002]
« Je suis obligé de rester seul (litt. 'crier cocorico'), en attendant que le destin amène quelqu'un comme vous. J'espère que nous serons amis. »

Ainsi, les trois exemples étudiés – *brexat'* <chien>, *zudet'* <moustique> et *kukovat'* <coucou> – réunissent les traits suivants du transfert sémantique : absence d'imitation sonore, absence de ressemblance entre comportements³, et implicature comme base du sémantisme final. La sémantique est seule concernée.

La morphosyntaxe qui accompagne ce glissement sémantique est cependant bien particulière. En russe, les imitations sonores, comme les métaphores classiques du type « réactions verbales » et les réactions non verbales qui en sont proches, héritent quasiment sans changement du modèle de rection du verbe de bruit initial emprunté à un animal, ainsi que de son potentiel dérivationnel et de ses caractéristiques aspectuelles. Ainsi, les emplois dérivés des onomatopées restent intransitifs, cf. ru. *kot určit* « le chat ronronne » – *život určit* « le ventre gargouille (litt. 'ronronne') », tout comme les réactions non verbales (cf. le caractère intransitif des emplois figurés du type *krjknut'* <canard> ou *fyrknut'* <cheval>. Il est vrai que, en tant que verbes exprimant des réactions, ces verbes acquièrent la faculté d'adjoindre un complément de cause à titre facultatif (*on tol'ko krjknul / fyrknul ot udovol'stvoja* « il n'a fait que pousser un cri / glousser de satisfaction »). Les réactions verbales conservent la valence du destinataire (cf. *ryčat' na kogo-libo* « hurler après quelqu'un ») et peuvent (à titre facultatif) introduire du discours direct mais il convient de remarquer qu'ils n'introduisent pas son contenu, comme ils le feraient s'ils étaient de vrais verbes de parole : *sosed *proryčal (!prokričal), čto vyzovet policiju*. « Le voisin a hurlé (crié) qu'il appellerait la police ». Il n'y a quasiment pas d'exemple de ce type dans le Corpus de russe.

En ce qui concerne la formation des mots et leur appartenance aspectuelle, les imitations sonores et les réactions verbales montrent encore plus de stabilité : à l'issue du transfert, elles désignent toujours des actions, itératives ou uniques, et possèdent les mêmes dérivés préverbés que le verbe d'origine, liés avant tout à l'idée de phase d'action (*zaryčat'* « se mettre à hurler », *proryčat'* « finir de hurler », etc.).

Par comparaison, le comportement des verbes « sémiotiques » a l'air paradoxal. En se détachant dans leur nouvel emploi de l'image sonore d'origine, ils migrent entièrement dans

² L'exemple suivant tiré de M.M. Prishvin témoigne aussi du fait que les naturalistes également font le rapprochement entre chant du coucou et vie solitaire : *Кукушка теперь хорошо кукует, она одна теперь холостая* [М. М. Пришвин. Дневники (1924)] « Le coucou coucoue bien maintenant, il est le seul à rester célibataire désormais. »

³ 1/ comportement sonore hors de propos => à même d'être interprété de travers (**comportement trompeur**, comme l'est le mensonge) ; 2/ harcèlement (empiètement d'une sphère sur une autre = **comportement perçu comme agressif**) ; 3/ solitude comme **comportement (a)social**.

un nouveau champ en s'appropriant les traits morphosyntaxiques caractéristiques de ses principaux représentants. Ainsi, le verbe russe *brexat'* <chien> au sens nouveau de « mentir » perd la possibilité de régir la préposition qui avait initialement introduit le destinataire d'un aboiement du chien, comme dans :

- 8) *Мне кажется, брат, что ты похож на постельную жены моей собачку, которая брешет на всех и никого не кусает; а это называется брехать на ветер.* [Н. И. Новиков. Живописец. Третье издание 1775 г. Часть I (1775)].
« Il me semble, frère, que tu ressembles à un caniche de ma femme, ce chien qui aboie après tout le monde mais ne mord personne – et cela s'appelle aboyer au vent. »

Habituellement, le potentiel dérivationnel d'un verbe « sémiotique » change également à l'issue du transfert : le verbe *brexat'* au sens d'« aboyer » n'a pratiquement pas de dérivés préverbaux et c'est seulement à l'issue du glissement sémantique qu'il est apparu des dérivés comme *nabrexat'* (par analogie avec *navrat'* « mentir abondamment »), *sbrexnut'* (par analogie avec *sovrat'* « mentir-Perfectif »), *otbrexat'sja* « refuser de faire quelque chose, en invoquant un prétexte » (par analogie avec *otkazat'sja*) ; cf. aussi *prozudet'* « finir de vrombir », innovation dérivationnelle pour *zudet'*. Lors du transfert se perdent également les constructions dérivationnelles, cf. *prokukovat'* ou *nakukovat'* 20 *raz/let*⁴ « crier 'coucou' 20 fois/années » [*pro-/na-* V Num Quant / Temp].

Les verbes « sémiotiques » qui passent dans une classe radicalement différente peuvent totalement changer le type de procès en faisant passer le verbe de la catégorie des verbes d'activité à celle des verbes d'état. C'est précisément ce type de changement que nous observons dans le cas du verbe russe *kukovat'* <coucou> : *kukovat'* (ou *kukarekat'* <coq>) au sens de « rester seul » n'exprime pas une action répétée plusieurs fois mais un état non contrôlé.

Il est connu qu'un tel transfert caractérise surtout les verbes dits « de pression » du type *žat'* « presser », *davit'* « serrer », *kolot'* « piquer », *rezat'* « couper », etc. Cf. :

- 9) *on žmet / davit* (action) *na pedal'* – *mne žmet / davit vorotnik* (état)
« il presse / pousse (action) la pédale – le col me serre / m'étrangle (état) »
10) *on kolet orexi / režet xleb* (action) – *u menja kolet / režet v boku* (état).
« il casse les noix / coupe le pain (action) – j'ai une côte qui me pique / brûle (état) »

Ce type de transfert est décrit en détail dans Kustova 1998, 2004 où l'accent est mis sur le fait que les verbes obtenus décrivent un état éprouvé par un expérient. Il s'agit d'une restructuration de la syntaxe des verbes à deux actants, qui – comme dans le cas des verbes de bruit « sémiotiques » que nous décrivons ici – est provoquée par une implication sémantique⁵. A l'issue de la restructuration actantielle de ces verbes, c'est le rôle d'expérient qui se substitue à celui d'agent : une personne qui subit une pression extérieure (« presser », « serrer », etc.) ; c'est l'état de cet expérient que décrit le nouvel emploi du verbe.

Cette idée a été proposée et développée dans le cadre de notre récente étude typologique sur les métaphores de la douleur dans Rakhilina, Reznikova & Bonch-Osmolovskaya 2012. Du fait des particularités de ce champ, c'est le statut d'expérient qui apparaît également dans la zone des résultats, mais les verbes dits « de pression » ne représentaient pas les seules sources

⁴ On considère que chaque cri du coucou correspond à une année de vie humaine ; ainsi son « chant » prédit combien d'années il reste à vivre à l'homme qui l'entend.

⁵ Des effets similaires ont été observés sur d'autres données lexicales dans Goossens 1990 et Riemer 2001, 2003.

de telles métaphores. Il y a également certains verbes de bruit, comme en français ou en russe :

- 11) fr. *La sonnette tinte* (action) – ru. *Les oreilles qui tintent* (état)
 ru. *Gudok gudit* (action) – ru. *Nogi gudjat* (expérience de la douleur)
 « La sirène tonne (action) – les jambes sont lourdes et douloureuses (état) »

A propos des verbes de bruit, il faut remarquer que, sur le plan théorique, le verbe « sémiotique » *kukovat'* <coucou> est intéressant dans le sens où il ne décrit pas un état physique douloureux ou désagréable et où il élargit ainsi les données de Kustova 1998 et Rakhilina & Reznikova 2010. Par ailleurs, son implicature est construite sur l'idée de la solitude qui, en principe appliquée à l'homme, peut avoir une composante émotionnelle. Il est difficile de prouver l'existence de cette composante, mais si on suppose que dans le verbe « humain » *kukovat'*, et dans celui de *kukarekat'*, il existe une composante d'anxiété ou d'appréciation émotionnelle d'un état, alors, en tant que verbes désignant une émotion, ils se rapprochent des verbes physiologiques déjà connus et ne posent aucun problème de description.

En règle générale, le caractère systématique de l'organisation du lexique, s'il est pris comme base d'investigations lexicographiques, suggère des hypothèses et permet leur vérification ; notre corpus en contient une illustration remarquable. Il s'agit du verbe polonais *kukać* « crier <coucou> », cognat d'un verbe russe que nous venons de voir ; cf. l'exemple suivant ayant le sens de « jeter des coups d'œil » :

- 12) *Kukalam na zegarek kilka razy, kiedy na Ciebie czekałam.*
 « J'ai vérifié plusieurs fois l'heure en t'attendant. »

cf. aussi :

- 13) *Kuknij przez okno, czy czasem tata tam nie idzie.*
 « Jette un coup d'œil par la fenêtre pour voir si papa n'est pas en train d'arriver. »

On pourrait considérer que ce sens serait dérivé d'un verbe sonore *kukać* <coucou> « crier ». Ce ne serait pas le cri de l'oiseau qui pourrait être considéré comme primaire pour un tel transfert mais le bruit de l'horloge et l'image visuelle du coucou mécanique qui en fait partie. En plus, ce transfert aurait été impliqué, lié aux changements de la structure argumentative, car le verbe de bruit, intransitif à la base, aurait acquis grâce à ce transfert une rection prépositionnelle (préposition avec le sens de « sur » ou « à travers », selon le cas).

Cependant, en acceptant une telle hypothèse, nous négligerions plusieurs principes fondamentaux de l'organisation du lexique.

Premièrement, tous les transferts implicatifs attestés qui contiennent un changement brutal de classe taxinomique mènent au caractère statique du verbe obtenu. Dans notre cas, on n'observe pas de stativité : les deux significations – initiale « crier <coucou> » et finale « regarder, jeter des coups d'œil » – sont agentives et contrôlées, et toutes deux appartiennent à la classe des activités.

De là découle **la deuxième remarque**. C'est justement le caractère statique qui provoque les changements morphosyntaxiques et, en particulier, le changement de type de procès – en gardant le caractère actionnel, la rection du verbe ne subit pas de changements notables.

Troisième point : si l'on considère que le transfert sémantique fait apparaître une nouvelle signification, alors on doit admettre le caractère tout à fait exceptionnel d'un tel transfert. En effet, l'implicature s'appuie ici sur la parenté entre deux événements : une émission de son (le cri du coucou) et la perception visuelle contrôlée (le fait de regarder). Il est connu que la

contiguïté conduit à la métonymie mais le lien métonymique sous-entend que les deux événements appartiennent à la même classe taxinomique ou, en utilisant la terminologie de W. Croft (2006)⁶, au même domaine. C'est justement pour cette raison que la métonymie est souvent décrite comme une opération de réorganisation du cadre ou de la structure syntaxique. Seulement, en termes de taxinomie, le son et la perception visuelle contrôlée se trouvent très loin l'un de l'autre et, par conséquent, ne peuvent pas être décrits au moyen du même cadre. Ils auraient pu être liés par un lien métaphorique mais on ne voit pas non plus là une comparaison des deux situations comme base d'une métaphore. Ainsi, le cri du coucou et les regards jetés représentent deux situations différentes mais concomitantes, du même type que le bruit du parquet et les pas dans l'escalier, le tonnerre et la pluie ou le rugissement d'un moteur et un coup de volant : de telles situations ne s'associent jamais dans un seul et unique lexème.

Il n'y a pas d'impasse théorique, cependant : de toute évidence le sens de 'regarder' se trouve dans le verbe homonyme allemand emprunté en polonais, cf. all. parlé *gucken* ou *kucken* « regarder qqch (souvent avec curiosité) ».

L'hypothèse d'un emprunt lexical paraît plus vraisemblable que celle d'un transfert sémantique : dans de nombreuses études que nous avons menées dans le domaine de la typologie des emplois métaphoriques des verbes de bruit, ce type de transfert métaphorique serait à considérer comme un cas non attesté et, d'un point de vue théorique, peu crédible ; alors que nous avons observé que les systèmes lexicaux présentent des régularités sémantiques tout à fait étonnantes. Notre expérience de la typologie lexicale permet de nous guider vers le choix de cette hypothèse.

Bibliographie

- Croft William, 2006, "On explaining metonymy: comment on Geeraerts and Piersman, "Metonymy as a prototypical category"", *Cognitive Linguistics* 17(3), p. 317-326.
- Fauconnier Gilles & Mark Turner, 2003, *The way we think: conceptual blending and the mind's hidden complexities*, New York, Basic Books.
- Goossens Louis, 1990, "Metaphonymy: The interaction of metaphor and metonymy in expressions for linguistic action", *Cognitive Linguistics* 1, p. 323-340.
- Kustova Galina, 1998, « Proizvodnye značenija s eksperiencial'noj sostavljajuščej », *Semiotika i informatika* 38, p. 19-40.
- Kustova Galina, 2004, *Tipy proizvodnyx značenij i mexanizmy jazykovogo rassirenija*, Moskva, Jazyki slavjanskoj kul'tury.
- Lakoff George & Mark Johnson, 1980/2003, *Metaphors we live by*, Chicago, University of Chicago Press.
- Peirsman Yves & Dirk Geeraerts, 2006a, "Metonymy as a Prototypical category", *Cognitive Linguistics* 17(3), p. 269-316.
- Peirsman, Yves & Dirk Geeraerts, 2006b. "Don't let metonymy be misunderstood", *Cognitive Linguistics* 17(3), p. 327-336.
- Reznikova Tatiana, Ekaterina Rakhilina & Anastasia Bonch-Osmolovskaya, 2012, "Towards a typology of pain predicates", *Linguistics* 50 (3), p. 421-465.
- Riemer Nick, 2001, "Remetonymizing metaphor: Hypercategories in semantic extension", *Cognitive Linguistics* 12(4), p. 379-401.
- Riemer Nick, 2003, « When is a metonymy no longer a metonymy ? », in Dirven René & Ralf Pörings (eds.), *Metaphor and metonymy in comparison and contrast*, Berlin & New York, Mouton de Gruyter, p. 379-406.

⁶ Pour la discussion, voir Peirsman & Geeraerts 2006a et 2006b.